

Sept nouvelles

par **Emilie Boré**

Onze mars deux mille onze

Il avait le ventre tiède quand il ouvrit les yeux. C'est la chose qu'il se dit, la première, quand le soleil de midi lui bouffa les joues.

J'ai chaud au ventre.

Il y avait une herbe vert tendre autour de ses cheveux, il se croyait dans une bande dessinée, il s'attendait à voir du rose et du plastique brillant, des créatures ergonomiques. Il n'y avait que des abeilles très réalistes qui vrombissaient dans ses oreilles. Des petits insectes concrets, trop insignifiants pour être une fois dessinés. Il était donc dans la nature. La vraie, celle qui sent et donne froid ou chaud à la peau selon l'heure et le temps. Il bougea sa main gauche d'abord. Ses bras dépliés le long du corps, il saisit une touffe vert tendre qu'il arracha à la terre et posa sur sa bouche.

Comme s'il vérifiait méticuleusement ses sens, un à un, il avait levé son bras, senti la terre, goûté l'herbe, vu un peu de vert, brouillé par l'ombre noire que faisait son nez. Couché sur le dos, il sentait à quel point son ventre lui tenait chaud. Il se mit à penser.

Je suis couché sur le dos dans l'herbe, le ventre chaud, les bras le long du corps.

Il fut surpris de son absence de panique. Encore un peu convaincu d'être dans une bande dessinée.

Je suis dans une vignette, le dessinateur va me relever. Je parlerai dans la case suivante.

En même temps que ce discours qu'il tenait dans sa tête, il se dit « je suis fou. Je ne peux pas être dans une bande dessinée puisque j'ai goûté l'herbe, la terre et j'ai senti mon bras bouger ».

Il voulut pleurer mais rien ne vint. Il décida de bouger sa nuque, de relever doucement sa tête. Il en fut incapable. Pourtant, il était bien. L'herbe autour de sa tête faisait un coussin chaud, son ventre tiédissait son bassin dans une moiteur précieuse.

Un nuage épais passa au-dessus de sa tête et lui donna froid. Il espéra qu'il passe plus vite. Des gouttes éparses lui mouillèrent d'abord le front.

Les traits du crayon vont baver. Je vais baver. Si je pense ça c'est que je suis fou se dit-il encore.

Les gouttes tombèrent au même endroit sur son front pendant de longues minutes. Il pensa à son grand-père, Hamamoko, qui lui racontait le supplice de la goutte d'eau au coin du feu. Le vieux reproduisait le bruit lancinant avec sa bouche, *plic, plic, plic*, pendant que les braises faisaient un bruit large et diffus, désordonné et rassurant. Il n'y a qu'au coin du feu qu'Hamamoko avait la force de raconter ses souvenirs de la guerre.

Hamamoko, c'est toi ? Il serra sa main droite pour reprendre de l'herbe vert tendre, un peu jaunie à la réflexion. Pas si fluorescente que ça. C'était bien la nature, refroidie par un nuage, torturante par ce crachin précis sur son front. Pourquoi ne parvenait-il pas à relever la tête ? La chaleur persistante de son ventre, malgré la petite pluie et le nuage qui cachait le soleil, le troubla. Soudain il comprit. Il se rappela ce sentiment de chaleur trop intense quand, enfant, son pied avait rencontré une pierre. Il avait eu extrêmement chaud dans sa sandale fermée. Pas mal, juste chaud. Quelques heures après, quand sa mère l'avait déshabillé pour le laver, elle avait découvert le pied de l'enfant en sang, ouvert jusqu'à l'os. Ce n'est qu'en voyant ses pieds qu'il avait hurlé. En voyant le sang couler, sans fin.

Je suis en train de mourir. Mon ventre saigne. Quand la terre a tremblé, j'ai eu mal quelque part.

Soudain, il entend des voix, voit des ombres dans l'herbe vert tendre. Des animaux roses en plastique poli, intelligents et rapides sans doute. Ils ont certainement des trésors sur eux. Les animaux se rapprochent. Mais ils ressemblent à des hommes, et ils crient, et ils sont plutôt ternes.

— Mort aussi !

Il entend les hommes par-dessus lui, il les voit.

— Oui, mort, vidé comme une bête. Ça doit être sa femme là derrière. Et là, sa gamine... Pauvre gosse. Il n'y a que sa tirelire *Hello Kitty* qui ait résisté au choc. Regarde comme elle la serre dans ses bras, pauvre gosse. Pauvre gosse.

Entre le romarin et l'agapanthe

Entre le romarin et l'agapanthe, je me tiens tranquille. Il me semble avoir infusé toute la journée dans l'air étouffant de ce mois de juin inhabituel. Etouffant et humide. La ronde de moustiques est devenue plus dense au-dessus de ma tête mais je n'ai pas l'intention de bouger. Vaguement mon épaule fait un cercle, j'ai l'impression de remettre un peu mon corps en mouvement, mais plus que ça, non. De toute façon, bouger ne changerait rien. Je préfère l'attendre, immobile.

Quand elle est partie ce matin en déposant un rapide baiser sur ma tête déjà chaude, j'ai eu ce pressentiment bête qu'elle ne reviendrait pas. Bien qu'il fût léger, ce baiser m'a cloué sur place. Je m'étais levé très tôt comme à mon habitude et quitté la moiteur du lit pour me rendormir sur la terrasse encore fraîche, entre le romarin et l'agapanthe. A huit heures trente, quand elle est partie, le soleil tapait déjà comme un sourd. Elle n'a pas voulu me réveiller, je le sais. Mais elle n'a pas non plus voulu partir sans me toucher avec ses lèvres. Je la connais. Malheureusement je la connais par cœur. Un de mes yeux s'est ouvert sous le petit coup de marteau de son baiser furtif et, tranquillement, s'est refermé. Que pouvais-je faire d'autre ?

Je me rends bien compte que quelque chose a changé. Que la lenteur de son amour a cédé la place à une affection fugace, à des marques d'attention brouillonnes et expédiées.

Je sais aussi que j'ai changé, que je vieillis. Je deviens exagérément sensible avec l'âge. Je me souviens encore il y a quelques années de ma capacité à disparaître pendant plusieurs jours sans penser à elle. Sans même m'inquiéter de son angoisse.

L'aventure. Il me suffisait de tourner la tête, humer un autre parfum et je partais le corps en avant, vers l'horizon... Ma sauvagerie, ma dureté : je sais que ça l'excitait et que toujours, revenu, elle m'empoignait au cou, me serrait contre elle et me

pardonnait à chaque fois plus. Ses larmes m'indifféraient et ses caresses passionnées suffisaient à me convaincre que j'avais raison.

Je n'ai pas l'impression de parler de moi quand j'évoque cette époque de notre vie. J'ai tellement besoin d'elle aujourd'hui. Tellement besoin de sentir son odeur, son amour, sa présence. La chimie de l'âge doit jouer son rôle là-dedans. Je suis vieux, je suis gros, je dors peu et marcher me fatigue vite. J'ai des envies domestiques chevillées au corps. J'aime notre terrasse. Ma terrasse devrais-je plutôt dire. Mes agapanthes, mon romarin. Je déteste ses départs. Toujours plus fréquents, toujours plus brutaux.

Je ne veux pas savoir si quelque chose de précis la retient ailleurs. Je sais en tout cas que je ne la retiens plus comme avant. Quand je me couche à ses côtés aujourd'hui, je me colle. Je me colle à elle, à ses cheveux, à ses épaules. Sa chaleur est mon repère et je me déteste de lui inspirer cette tendresse étroite qui la pousse à me sourire vaguement avant de me tourner le dos et d'éteindre la lumière. Elle ne me repousse pas. Mais je crois que c'est parce qu'elle sait que je ne serai plus là au petit matin. Que je serai sur la terrasse, loin d'elle. Entre mon romarin et mes agapanthes. Elle préfère ses nuits solitaires, je le sais. Je le sais mais pourquoi est-ce si dur à admettre ?

C'est elle maintenant qui disparaît parfois durant plusieurs jours. J'imagine qu'elle me fait payer le passé. Mes nuits dehors. L'inconscience crâne qui a façonné ma jeunesse et qui me fait aujourd'hui d'horribles souvenirs. Je n'éprouve ni fierté ni nostalgie de ce temps. Aujourd'hui je suis vieux et j'ai tellement besoin de sa tendresse. J'ai si peur qu'elle disparaisse. Qu'elle m'abandonne et qu'elle m'oublie.

Mais elle m'oublie déjà. Voici vingt heures qui sonnent à l'horloge de la cuisine et elle ne revient pas. Il n'y a même plus d'eau dans ma gamelle.

(Garde à vue)

— Non, elle n'avait pas l'air fou !

À force d'être répétés, ces mots ne ressemblent plus à rien.

Depuis 3h40 qu'il est là, assis comme un prévenu (alors qu'il n'est que témoin), le pharmacien sent la phrase dans sa bouche comme une grande liane de coton, la vibration sur ses lèvres (surtout celle du p du « pas » qu'il accentue maintenant jusqu'au cri), et ses mains (ses fameuses mains!) serrées davantage encore, blanches crispées jusqu'au tendon contre le bois de la chaise, mais il ne sait plus ce qu'il veut dire.

Elle n'avait pas l'air fou.

Il y a 3h20, il avait délibérément choisi cette tournure ; d'accorder l'adjectif avec le substantif et non pas avec le pronom personnel féminin.

Cette soupe a l'air bon.

La supériorité de sa mère ! Louche en main, conjuguant avec défi cette proposition qui sonnait tellement faux (fausse ?) aux oreilles du fils Crin. Et son père... « Ta mère a raison : elle est moins con qu'elle en a l'air ! ».

Et maintenant, face au flic (à qui il avait voulu montrer qu'il maîtrisait la situation, qu'il gardait la tête froide, assez pour dire « elle n'avait pas l'air fou » au lieu d'« elle n'avait pas l'air folle »), il se sent ridicule, ne comprend plus ce qu'il veut dire, a l'impression d'être fou.

Il plonge ses yeux dans l'échappée de la minuscule fenêtre (une meurtrière ; alors il pense à la Conciergerie, à la prison, à la révolution, à la décapitation, au peuple qui gronde, au lynchage, il pense qu'il ne sortira pas vivant d'ici), cherche un signe fraternel dans le ciel (les hommes ne sont plus tellement des frères) et trouve une branche noire (en réalité brune, mais que le soleil couchant a découpé en silhouette) sur laquelle un oiseau mité se lave.

La bête torsade son cou de manière compliquée pour atteindre les zones de son anatomie, interdites à l'inspection spontanée (comme notre dos, pense Guy; il a fait ce matin un gommage chez Corinne qui l'a mis en garde contre les peaux mortes du dos, notre « zone interdite »). Peut-il y trouver du réconfort ?

Il faudrait que le verre soit à moitié plein, que la chance lui sourie pour qu'il lise dans ce paysage de carte postale morbide un quelconque signe de salut. Il lui faudrait beaucoup de poésie, beaucoup de force et de courage (et ce n'est pas sa réputation) pour y voir un hymne à la liberté. Certes il s'agit d'un oiseau (et les oiseaux volent !), mais la lumière du crépuscule n'aide pas (question de symbole). Et l'oiseau en question (peut-on qualifier un pigeon d'oiseau ?) a l'air miteux.

Si c'est ça la liberté.

Impossible de retourner l'image, d'y trouver une aide, un réconfort. C'est en

pensant ces mots que tout le poids de la fatalité lui tombe dessus. Elle lui tombe d'abord sur la nuque – en mille fourmillements épars cinglant ses cervicales puis le haut de ses omoplates – , vient pétrir le coeur, saute aux cuisses (chaudes, molles, douloureuses) et remonte aux boyaux, tordus comme le cou du pigeon, hurlant comme des loups sur une branche, et hop (pharmacien, ô connaisseur du corps, mais là, ça ne change rien), direct au cerveau. Au cervelet, petit vélo cavaleur, hypothalamus déchaîné, qui pense, pense, ne pense plus qu'à la nuque, au coeur, aux cuisses, aux boyaux, à l'oiseau.

— Mais on ne demande qu'à vous croire, Monsieur Crin.

Torturé sur sa chaise, même son ventre, il ne peut plus lui faire confiance.

— Je peux aller aux...

On ne demande pas si on peut aller aux toilettes, Guy. On y va ! On s'absente... Oh la voix sans appel de sa mère.

— Un instant, je reviens.

— Tatata. On n'est pas à un dîner mondain, Monsieur Crin. On revient oui, mais maintenant, ici !

— Attends, il est blanc quand même (le gentil flic). T'as vu ses mains ?

Oh. Mes mains. Mes mains de pharmacien.

— Monsieur Crin, réveillez-vous !

Les mains transparentes, fichées (jusqu'au sang) dans les veines du bois.

— Monsieur Crin !

Des coups sont donnés (on ne peut pas le nier), un sourire tout de même sur la bouche du méchant flic, celui des « 3h40 » quand Guy dit, après avoir fait sous lui et vomi dans la même seconde : je vous jure, elle avait pas l'air folle !

— Mais elle l'était, hein ? Elle l'était, folle ?

Le gentil flic lui caresse les cheveux après avoir essuyé sa bouche (pour le reste, ça attendra, ils ont l'habitude, le commissariat, ça ne sent ni la rose ni le lilas).

Guy fixe le pigeon qui n'a pas bougé, qui semble collé à la branche. Il pense à Lucky Luke, au goudron et aux plumes. Collé. Collé malgré ses ailes.

Ses fichues mains de pharmacien.

La cloche de St-Blaise

C'est le vent du sud cette fois qui est devenu fou.

Albert, le front collé à la fenêtre de la chambre, entend la cloche de l'église St-Blaise virevolter sur son axe. Il ne la voit pas (la maison est mitoyenne avec l'église), il l'entend. Furieuse.

Les roses accrochées à leur treille sur le balcon partent en nuée : leurs pétales tournoient un instant, rapidement écrasés au sol par une pluie lourde et méchante. C'est comme si toute la nature se contredisait. De haut en bas. Même le chêne tricentenaire ressemble à une brindille.

Mon chêne.

— Ce n'est pas ton chêne, Albert. Il a trois cent ans.

— Béatrice, mon pragmatique amour ... On dit bien « notre terre ».

Béatrice et sa sagesse. Albert l'appelle son « yogi de la garrigue ».

Le chêne d'Albert est battu par le vent et des gouttes, grosses comme des poings, coulent le long de la vitre par grands paquets, cascades miniatures et bruyantes. Albert pense à des joues d'enfant baignées de larmes. Il touche les siennes, ne trouve sous ses doigts arthritiques qu'une peau sèche et tannée par le soleil de Montbrison.

Ma nature.

Albert ne comprend pas, ne reconnaît plus le paysage violenté. Il est aimanté à la vitre, comme devant un film dur qu'on ne parvient pas à quitter.

Soudain, un fracas. La porte d'en bas ! pense Albert. Le salon doit être inondé. Il se retourne, ses yeux s'arrêtent sur les draps froissés du lit. Il fait très sombre, le plafonnier est éteint. Mais quelle heure est-il ?

La pendule de la chambre indique presque 18

h. L'air est humide, Albert se rend compte qu'il crève de froid. Il attrape son gros gilet irlandais, bouleversé sur le valet-muet.

— Béatrice ?

Il appuie sur l'interrupteur dans le couloir du palier, passe une manche et crie en direction du bureau de sa femme.

— Béa, je descends faire du feu ! Je vais vérifier les fenêtres et les portes en bas !

Il emprunte l'escalier en enfilant l'autre manche et s'arrête, à la septième marche, pour boutonner à son aise les gros tétons de cuir qu'il passe consciencieusement dans les trous de laine.

— Albert, tu n'es pas obligé de t'arrêter de marcher parce que tu es au téléphone, c'est un portable...

Il sourit en pensant à la suprématie de sa femme qui peut faire trois choses à la fois tout en ayant une discussion suivie, et accélère inconsciemment son boutonnage, comme un gosse qui ne veut pas se faire prendre.

En bas, la maison est plongée dans la pénombre.

Quelle horreur ces fins d'après-midi noires et froides où on a l'impression d'avoir oublié de vivre pense-t-il en grelottant encore un peu. Il appuie sur l'interrupteur du salon. Dehors, la cloche de St-Blaise continue sa chorale frénétique.

Le vent du sud est définitivement fou, se dit encore Albert.

Il s'agenouille devant la grande bouche noire de la cheminée en pierre.

— C'est vraiment le seul endroit où tu te mets à genoux !

Albert ne se retourne pas. Le simple son de la voix de Béatrice suffit à lui redonner chaud. Il est moins urgent, maintenant, d'allumer le feu.

— Mon amour, tu sais que le feu est le seul Dieu

qui pourvoira toujours et vraiment à nos besoins.

Il s'attend à ce que Béatrice lui rétorque qu'un Dieu ne répond pas à des besoins mais écoute des prières. Il tourne maladroitement la tête pour lui sourire, les genoux en équilibre sur la tomette, mais elle a déjà disparu dans la cuisine.

— Tu mets le four à chauffer ? hurle Albert qui commence à trouver du réconfort dans l'agitation domestique du foyer.

Il n'entend plus que de loin en loin la cloche furieuse de St-Blaise. Il fait craquer le petit bois entre ses mains et le dispose savamment dans l'âtre.

Ce sont peut-être mes genoux qui craquent.

L'arthrose, ça ne fait pas du tout rire Albert mais il reste à genoux devant le feu, comme un défi presque mystique à l'âge et aux religions consacrées : il se sent indien, animiste, totémique et éternel.

La première flammèche lèche le coin du *Monde* et monte dans le conduit comme une langue follette.

La nature, ici, dans la maison, a repris ses droits. La tempête peut bien se déchaîner dehors, le feu luit ici, se dit Albert. La vie fonctionne.

Dehors, le vent du sud continue à affoler les carillons en bambou chinois de Béatrice et la cloche de l'église.

La cloche de St-Blaise... Je crois qu'elle avait sonné autant à notre mariage, pense Albert tandis que *Le Monde* se rétracte et qu'une fumée âcre et noire commence à envahir le foyer.

Il tousse, et de sa main couverte de suie ajuste le petit loquet pour réduire l'appel d'air au-dessus de la crémaillère.

Quelles noces ! pense-t-il encore devant les flammes qui s'étirent maintenant dans un bruit rassurant et diffus de feu qui prend.

Et quel feu, ma jeune mariée...

Il revoit Béatrice dans sa robe en dentelle blanche toute simple, avec un col Claudine et les pieds nus. Lui, genre premier-communiant sur les marches de St-Blaise, elle déjà si femme, sublimement femme qui l'embrasse avec fougue sous les pétales de rose. Elle ne voulait pas de riz. C'était la honte de jeter de la nourriture alors qu'on avait de si belles fleurs.

Une douleur sourde saisit Albert qui se met en position assise, devant le feu, les genoux repliés vers le menton, entre ses bras. Ça fait du bien. Il fait chaud.

Et le banquet du mariage, juste en bas des marches de St-Blaise.

Comme il commence à avoir faim, il se remémore avec volupté ce repas pris à midi sous le soleil pointu de Montbrison. La première fois qu'il a mangé des fleurs des champs, le vin frais, le fromage de chèvre, les choux débordant de crème pâtissière... Et Béatrice à vingt ans qui dévore, mais comme une fée : elle mange beaucoup, mais on ne la voit pas manger. Albert s'interroge encore aujourd'hui sur ce prodige.

Soudain, un craquement épouvantable le fait sursauter. Un déchirement.

Il se lève immédiatement. Mon chêne !

— Béatrice !?

Il passe la tête par la porte de la cuisine éteinte. Le four n'est pas allumé.

— Béatrice ! appelle encore Albert. Tu as entendu ?

Il hurle maintenant, monte quatre à quatre les marches jusqu'à leur chambre. Il éclaire la pièce : la fenêtre est fermée ; le chêne est toujours là, baigné d'une lumière entre chien et loup.

Sur la vitre où bat la pluie furieuse s'est collée une bandelette de tissu noir. Tandis qu'Albert s'avance, elle s'envole en vibrant, happée par le vent du sud, poussée par les lourdes gouttes de pluie. Albert colle à nouveau son front à la vitre.

La pluie est rentrée à l'intérieur, se dit-il en touchant ses joues trempées.

Il se met à pleurer doucement en regardant le chêne qui n'a pas bougé dans la tempête. La cloche de St-Blaise continue de sonner et sonner encore.

Albert pose son poing serré contre le carreau et sanglote maintenant comme un enfant, en même temps que la pluie, comme brusquement réveillé d'un long songe. Le songe d'une après-midi d'été.

Cette cloche qui sonne, il le sait maintenant, c'est pour Béatrice qu'on a enterrée ce matin à St-Blaise.

L'école est finie

La petite a des airs inquiets. Je la vois sur le trottoir d'en face, une main dans la poche de son duffle-coat, l'autre, régulièrement, qui vient frotter son nez comme s'il la démangeait, comme si elle voulait l'enlever. Avec sa jupe plissée bleu-marine, ses souliers vernis et son serre-tête en velours, je l'imagine bien sortir de l'école catholique qui fait l'angle un peu plus bas. Il est 16h40 et c'est une heure raisonnable pour sortir de l'école. Devant elle, d'autres enfants passent en se poussant, cartables criards et manteaux sur la tête, balle au pied, poupée à la main. Ils ne la voient pas, ils ne voient personne. C'est la cohue qui mène au goûter, le dernier éclat de vie avant l'eau du bain à 37°, quand les mères badigeonnent le fruit de leurs entrailles de savon qui ne pique pas les yeux.

Elle doit bien appartenir à cette bande là et pourtant, pourtant elle semble d'un autre monde. Sa petite figure mangée par deux grands yeux verts a l'air rongée d'angoisse. J'ai l'impression de reconnaître une lueur particulière dans ce regard grand ouvert et scrutateur, un mouvement familier dans la tension des joues. Et ce geste, ce geste ! Cette manie de se frotter le nez si brutalement, sans réserve.

Depuis l'ombre du porche où j'observe cette drôle d'enfant, je baisse la tête et vois mes pieds, stupidement en canard, en « v ». En première.

Ça y'est, je sais. Je me souviens. Degas, *La Petite Danseuse*. Le petit rat d'opéra en tutu qui lève le menton dans une moue insolente, indécente, les bras derrière le dos, et à qui Degas fit une véritable tête de souris, un faciès de rat ! Voilà l'image que je cherchais dans ma mémoire. Voilà à quoi cette gamine me fait penser : la candeur de l'enfance rongée par un mal plus grand. Un corps juvénile que l'innocence a quitté.

Je la fixe à nouveau, avec ses tics et sa mine inquiète. Mais qu'attends-elle devant la poste ? Que cherchent ses yeux qui tressautent de gauche à droite comme deux aiguilles folles ? La meute d'enfants criards s'est dispersée, il est 17h30 et les réverbères viennent de s'allumer.

Je n'éprouve pas spécialement de tendresse pour celle que je viens de baptiser « le petit rat d'égout » mais sa présence importune dans mon champ de vision me pousse à agir. Je ne suis pas un héros et je n'ai jamais été très civique. Mais parfois, la vie nous fait faire des choses que l'on n'a pas prévu. Je sors de l'ombre pour me mêler aux passants et traverse la rue qui me sépare du petit rat. Arrivée à sa hauteur, j'oublie Degas, je hais Degas, j'en veux à Degas et au mal qui me ronge. La gamine vient se jeter dans mes bras et éclate en sanglots en criant « papa ! ».

Le petit futur

La grande tâche d'Idoine fut de me convaincre que l'avenir avait un sens.

Quand j'avais quitté le Centre en juin, le médecin chef avait griffé tristement le mur en parlant à ma mère, ôtant un peu de molasse pulvérulente de la chaîne d'angle du vieux bâtiment.

— Votre enfant souffre de Nostalgie, Madame.

Ce diagnostic sans appel fit frémir maman qui connecta immédiatement ses e-lunettes au programme *Dauphins des Océans* : mieux qu'une sonate de Mozart, les ultrasons des mammifères l'apaisaient. Ce subterfuge lui permit surtout de faire disparaître de sa vue l'incapable Blouse Blanche.

Le regret du passé, comme un mal du pays vissé à l'âme, était un véritable fléau. J'en étais atteinte, comme 89 % de ma génération – dernier chiffre annoncé par le Ministère des Sens – et cela n'allait vraiment pas du tout plaire à papa.

Maman guida sa main dans la mienne et me poussa dans la capsule d'un geste las. En pilotant, elle avala six pilules de magnésium et ne lâcha pas un mot de tout le voyage. Huit jours plus tard, papa nous accueillit avec un gigantesque verre d'eau ! Cela sembla reconforter maman, mais je sentais bien qu'elle tremblait à l'idée de dire « ça » à papa.

— Alors ?

— Alors ta fille est nostalgique, répondit maman en se hissant sur son crochet de jour.

Papa prit la bombonne d'oxygène et respira trois fois dedans. Les gorgées d'eau n'avaient manifestement pas eu l'effet escompté puisqu'il avait la bouche très sèche quand il répondit.

— Ce n'est pas possible... Qu'est-ce qu'on va faire ?

Maman tanguait tranquillement au plafond, déjà connectée au serveur de sommeil. Avant de sombrer, elle eut le temps de marmonner : « On verra demain, quand il fera nuit ». Papa brancha ses lunettes sur le programme *Canopée amazonienne* et se laissa couler doucement en mode veille zen. Moi, je pensais à Idoine.

Était-ce vraiment de sa faute si je souffrais de Nostalgie ? Les médecins du Centre avaient essayé de me faire cracher le nom de celui qui m'avait parlé des arbres, de l'eau et du bon soleil mais j'avais tenu bon. Je n'avais pas trahi Idoine.

Pourtant, je sentais bien que ma souffrance était apparue depuis que j'avais su. Su comment c'était avant.

— La nostalgie vient de la connaissance du passé ! avait hurlé le médecin chef. Qui ? Qui t'a parlé de tout ça ? Comment peux-tu parler de vert tendre, de tiédeur et de doux clapotis si personne ne t'a rien dit, hein ?

Je m'étais préparée à cet interrogatoire et j'avais tenu bon, même sous la menace de l'isolement.

Maintenant j'étais là, tétanisée de savoir ce que j'avais raté et que je ne connaîtrai jamais, nostalgique malade d'une époque que je n'avais pas vécue. C'est vrai que je ne m'alimentais plus. Grâce à ma perfusion de soja calcique, mon poids ne bougeait pas d'un iota mais ma peau, à la lueur des Diables (saloperies de lampes rouges), semblait presque transparente. Et je tremblais, tout le temps.

Marcher, marcher, me répétait Idoine. Il faut marcher quand tu trembles, et regarder en haut ! C'est comme ça que je décidais de quitter la maison et d'aller le rejoindre. Pour marcher avec lui.

Quand papa et maman m'ont préparée à venir au monde, ils avaient tout prévu. Je sais à quel point j'étais désirée et comme tout avait été calculé au millimètre près : mes yeux bleus azur, mes cheveux crème, mes jambes fuseau, mon nez fin et mes chromosomes Normaux Plus. On ne voulait pas d'une surdouée inadaptée, m'ont toujours répété maman et papa. En même temps, je me suis toujours demandé quels parents choisissaient le programme Normal Moins ou Anormal Nul ou même Banalement Normal pour leur enfant. Mais j'ai toujours chassé cette idée de mon esprit Normal Plus comme l'ont fait mes camarades, tous Normaux Plus.

A la maternité, je n'étais restée qu'une seule année car la greffe de mon carapaçon avait pris avec succès et je fus un des plus jeunes bébés à arpenter la Terre. Même si j'étais bleue comme une orange moisie en sortant du congélateur, les médecins ont vu que je m'adaptais très rapidement aux programmes d'existence. C'est comme ça que j'ai commencé les cours de respiration autonome à trois mois et que je savais me laver seule à six : détecter les heures fraîches de la nuit – 42° à 46°C -, ôter mon carapaçon hors de toute présence humaine pour éviter les infections, humecter ma peau avec le gel désinfectant. A six mois, je savais très bien faire ça.

Quand je suis arrivée à la maison, mon crochet de jour m'attendait et on a commencé la vie de cocon en pleine harmonie avec papa et maman.

Quand j'ai connu Idoine, j'avais quatorze ans. Je venais de commencer l'Ecole Physique. La veille, après mon IRM de détection, j'avais reçu mon autorisation de circuler munie du tampon officiel du Ministère des Mouvements. Malgré nos caparaçons en Kevlar, l'OMS avait décrété que les champs électromagnétiques et l'atmosphère représentaient trop de danger pour les corps dont la croissance n'était pas terminée.

A 23h, après ma toilette, maman me conduisit donc à l'école ; j'étais excitée comme une puce. Dans le sas de décompression, je me retrouvais au milieu d'enfants de mon âge, tous blonds et blondes crème sous leur scaphandre de verre. Le reste du caparaçon étant opaque, il m'était impossible de juger de l'allure de leurs corps. Mais si mon intuition était bonne, je jugeais que les filles devaient toutes posséder des jambes fuseau et les garçons, des cuisses musclées.

C'est là que je le vis. Un garçon très grand aux cheveux roux, avec un nez un peu fort et des yeux vert amande. Je n'avais jamais rien vu de tel. A la pause d'1h du matin, j'allais vers lui.

— Tu es Normal Plus ?

— Je suis plus normal que toi en tout cas, me dit-il en souriant. Comment tu t'appelles ?

— Beta. Beta Garbo. Et toi ?

— Idoine Moulin.

— Moulin comme le résistant ?

— C'est mon ancêtre, répondit-il fièrement et manifestement heureux que je connaisse Jean Moulin.

— Pourquoi tu es ... comme ça ?

— Tu veux dire roux aux yeux verts et pas très beau ?

Je rougis mais lui, souriait toujours.

— Disons que je n'ai pas été conçu avec le Programme.

— Quoi ??!

— Mes parents ont refusé la fécondation numérique.

— Mais c'est obligatoire ! C'est obligé pour être adapté au monde !

— Eh bien, comme tu peux le constater, non. Je suis là. Peut-être pas totalement adapté... Mais je suis là.

C'est ainsi que je fis la connaissance d'Idoine.

« J'ai peur. Merde, j'ai peur ! ». Idoine me passe en boucle la réplique d'Aznavor dans *Tirez sur le pianiste* de Truffaut.

— Tu vois, Beta, il a peur. Mais une peur qui va le faire courir, pas une angoisse qui le cloue au sol, un stimulus de trouille sans fuite. Tu dois faire fonctionner ton corps, le faire fuir.

— Mais fuir vers quoi, Idoine ? Nous vivons comme des prisonniers ! Suspendus au plafond le jour pour ne pas nous brûler les pieds, on bouffe des capsules de phosphore pour pas périr, on vit dans un caparaçon stérile pour pas que le soleil nous tue et que l'atmosphère nous étouffe. Vers quoi veux-tu que je fuie !?

Je hurlais en sanglotant, le corps décomposé et vibrant comme un tableau futuriste. J'avais quinze ans et les médecins m'avaient condamnée. Je me suiciderai probablement bientôt et maman et papa ne pouvaient rien y faire.

Idoine m'enleva doucement mon caparaçon et nous nous mîmes à respirer ensemble, du plus lentement que nous pouvions. Il me prit dans ses bras et frotta mon dos de toutes ses forces. Il caressa mes bras, mes jambes, mon visage, souleva mes cheveux crème en me parlant, sans cesse.

— Beta, Beta. A deux, nous fuirons vers l'avenir, même s'il est petit.

Il m'allongea sur la mousse en titane et sa rousseur imparfaite se noya dans mes yeux bleus. Je sentis une douce chaleur dans mon ventre, pas écrasante, comme un feu mouillé. Etait-ce ça, la tiédeur ?

— Nous regarderons des films, Beta.

Son corps sur le mien, il me caressait le front, sa bouche tout à côté de la mienne, murmurant des promesses de joie.

— Nous lirons des livres, nous écrirons des histoires.

Les yeux verts d'Idoine ressemblaient à deux gros nuages qui crèvent subitement sous le poids de la pluie. Je pensai à l'orage d'*Une partie de campagne* de Renoir où la nature enfin abreuvée, verte malgré le noir et blanc de la pellicule, reçoit de l'eau comme une résolution.

La voix cassée par l'étrange proximité, Idoine serra mes mains dans les siennes et je me sentis envahie d'un puissant désir de vivre.

— Et nous ferons l'amour, Beta, comme dans l'ancien temps.

Stop

— *Dans la vie faut pas s'en faire... Moi je n'm'en fais pas ! Toutes ces p'tites misères seront passagères, tout ça s'arrangeraaaaa...*

Hilare, Hector gueule du Maurice Chevalier. L'autoradio est éteint, c'est lui qui fait la musique et tant mieux si ça réveille les mouettes dans l'aube glauque. À côté, la fille a les yeux rivés sur la route du Cap dont les réverbères s'allument un à un au passage de l'Innocenti déglinguée.

— *Tout ça s'arrangeraaaaa ... Chante bordel !*

Sans lever le pied de l'accélérateur, Hector prend la mâchoire de la fille dans sa main droite en continuant à gueuler, et il la force à ouvrir la bouche, presse ses maxillaires comme un ventriloque avec son pantin pour qu'elle sorte un son. Pour qu'elle chante.

— Chante putain ! *Je n'ai pas un caractère, à m'faire du tracaaaaa !*

— Je...

— Non Marie, pas « je » ! Hector a pris une voix d'instituteur patient et donne une secousse à ses doigts comme on le fait avec le mors d'un cheval pour le soumettre, resserrant encore l'étreinte sur les joues bleuies de la fille. *Croyez-moi... sur terre... La suite !!*

— *Faut jamais s'en faire...*

Elle a dit ça d'une traite, la voix cassée et rétrécie par sa bouche en cul-de-poule. L'effet comique plaît à Hector qui relâche son étreinte et sourit jusqu'aux oreilles.

— Ben voilà ma greluce ! Tu sais chanter ! Tu connais Maurice Chevalier !

À la sortie du village désert, un peu avant

le port américain, le soleil se fraie un chemin dans la fin de la nuit et ça aveugle par instants Hector qui fronce les sourcils.

— Et celle-là, jolie Marie, tu la connais ? *Marinellaaaaa...*

— Oui, je..., je crois.

— Elle croit. Elle croit ! *Marinellaaaaa !!!*
Ah, reste encore dans mes bras...
L'Innocenti fait des embardées. Hector, grisé, zigzague au rythme sautillant de la mélodie de Tino Rossi. Elle fixe la mer sur sa droite, immense et glacée ; elle pense qu'elle préférerait nager dedans plutôt que d'être ici.

— Tu sais Marie, c'est important une femme qui chante. C'est féminin de chanter. Ça rassure, ça aide à dormir.

Hector pose sa main sur la cuisse de sa passagère et la retire immédiatement comme s'il s'était brûlé.

— Faire du stop en revanche, c'est pas féminin. Marie, tu sais ? C'est agressif, moche, de lever le doigt sur un trottoir, tu sais ?

Dans sa pâleur molle de passagère clandestine, elle est appuyée contre la portière mais guette, du coin de l'œil, l'image dure et partielle des dents serrées d'Hector à nouveau tragiquement concentré sur la route comme si sa vie (leur vie ?) en dépendait. Les larmes sèches, bloquées juste sous ses globes, elle sent des picotements dans son dos.

— Marie... Quand je t'ai connue, tu étais plus loquace ! LO-QUA-CE. Hector a hurlé en détachant toutes les syllabes du mot « loquace » avant de reprendre d'une voix ronde et douce : Tu sais, moi j'aime les filles qui parlent pendant l'amour... Pas des saloperies ! Des mots tendres,

des petits cris...

Il a décollé son dos du siège, s'est redressé en disant ça, le regard loin sur la route départementale comme s'il observait ses souvenirs. Puis brusquement, de sa main droite toujours, il lui a pincé le nez, fort, jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche et laisse échapper un petit « oui » aspiré et aigu, plein d'air vicié de l'habitacle qui sent la moisissure.

— Voilà Marie, des petits « oui », comme ça... Encore ?

— Oui !

Sa voix est nasillarde. Elle a l'impression que l'arête de son nez va se fendre en deux tellement il la broie. Hector étend maintenant la main sur sa bouche et appuie de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle s'agite, cherche de l'air, même vicié, tant pis, il lui faut de l'air.

— Tu ne dis plus rieeeeeen, mais tu daaaaanses !

Hector gueule comme un chanteur lyrique ces phrases qui n'appartiennent à aucune chanson puis relâche d'un coup son étreinte. Alors il se regarde dans le rétroviseur, mouille ses doigts et aplatit coquettement ses sourcils. Elle, asphyxiée, respire vite et fort, discrètement, légèrement tournée vers la vitre mais pas trop, car il ne veut pas qu'elle lui tourne le dos.

— Bon. Marie, Marie, on a de la route tu sais. Alors, chante. Chante, Marie !

— ...

Hector se soulève à nouveau de son siège, cherche à se libérer d'une contrainte à l'entrejambe de son jean, subitement trop serré.

— Tu me fais mal, Marie.

Elle murmure dans un souffle désespéré et poli.

— Mais je n'ai rien fait...

— Ah, ah ! Tu dis que tu n'as rien fait...

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant... Il se tourne vers elle, lève l'index et ajoute dans un sourire plein d'espièglerie : et à l'heure de notre mort !

— Mais je ne m'appelle pas Marie...

— *Hosanna au plus haut des Cieux !* Ouh, nom de Dieu, je bande et j'ai presque plus d'essence. Tu sais, Marie, on va devoir faire une halte, une h.a.l.t.e.

Il épelle le mot soigneusement. Toujours son souci d'être bien clair, bien compris.

— 10 km ! Dans 10 km, une station. T'es contente Marie ?!

— Oui.

Elle pense, elle sait qu'elle a une chance maintenant. C'est la première aire d'autoroute après le village. Le moment de décoller.

Une fois seule sur le parking désert, elle a agité frénétiquement ses doigts sur la poignée de sa portière. Celle-ci s'est ouverte, béante, et l'air gelé plein de rosée l'a enveloppée comme une grande main douce et forte – exactement comme elle s'était imaginée la main de Dieu. Elle a d'ailleurs songé : « c'est un miracle ». Ses fourmis lombaires se sont transformées en courage, elle a durci les muscles de ses cuisses pour courir et appuyé avec résolution sur le bouton rouge de la ceinture. Celui-ci s'est enfoncé mollement. Le mécanisme était cassé.

Après avoir tiré, gigoté et haleté, elle a pensé aux sables mouvants du port américain : ça ne sert à rien de s'agiter, lui avait appris son père.

Seules, hors de la voiture, ses jambes comme deux bouées blanches qu'on voit jaillir par intermittence entre les flots, ont donc cessé de bouger.

Et Véronique s'est mise à chanter.